Document generated on 07/15/2025 6:40 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Écouter les coquillages

Kiev Renaud

Number 119, Fall 2014

Utopie : tout va pour le mieux dans le pire des mondes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/77783ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Renaud, K. (2014). Écouter les coquillages. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (119), 7–9.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Écouter les coquillages

Kiev Renaud

Vous arriveriez par bateau. Une tempête vous aurait retardé. Il ne resterait que de petites ondulations poussant votre embarcation jusqu'au rivage. La mer serait calme et les nuages s'y refléteraient comme de grandes baleines blanches à la surface de l'eau. Les insulaires viendraient vous accueillir sur la plage. Ils seraient nus ; leur peau aurait la couleur du sable. Tous auraient les cheveux coupés aux épaules, d'un blond décoloré par la lumière. Ils se tiendraient droits, la tête haute. Vous toucheriez le sol et les galets ronds brûleraient la plante de vos pieds. Vous salueriez les insulaires, ils vous ouvriraient les bras et vous embrasseraient sur la bouche.

La main en visière, vous observeriez l'île. Loin à l'horizon, la plage s'effacerait peu à peu et des chemins traverseraient les prés. Au loin, vous devineriez le profil d'une chaîne de montagnes, le front bombé d'un récif, son nez, ses lèvres.

On vous ferait visiter les habitations dressées parmi les épis de blé, les semences frôlant les murs. Toutes les maisons seraient identiques : des murs de bois avec un toit de paille. Une construction sommaire, orientée vers les montagnes. Vous en visiteriez une, puis une autre, et vous verriez le même ameublement, le même bain de lumière dans la pièce principale, le même nombre de couchettes cordées contre les murs.

La journée commencerait par un bain public sur la plage. Vous n'auriez pas à retenir vos regards indiscrets, car personne n'aurait honte de son corps. Les enfants courraient dans l'eau et les adultes feraient mousser le savon sous leurs aisselles. Puis, ce serait les exercices matinaux : la demi-heure de compliments à un voisin, suivie de la course sur une piste au milieu de l'île. À la fin de l'entraînement, vous calculeriez les battements de cœur de la coureuse la plus près de vous, l'index et le majeur pressés sur son cou.

L'après-midi, ce serait les arts. Vous détailleriez les abdominaux tendus des danseurs. Vous assisteriez au développement de photographies argentiques, voyant des visages apparaître et noircir le papier. Vous vous arrêteriez près d'un groupe de dessinateurs faisant le portrait d'une femme assise en tailleur au centre du cercle. Avec un crayon gras, ils dessineraient l'ombre du cou et, avec une pointe fine, ils traceraient les plis au coin de la bouche et le détail des sourcils. Ceux installés derrière le modèle détailleraient le creux des reins, ceux devant tenteraient de représenter la profondeur de son regard, colorant l'iris en y laissant des espaces blancs pour l'éclat.

Vous passeriez à l'école, un simple ensemble de pupitres installés en plein air. Les enfants apprendraient à écrire en composant des lettres d'amour anonymes et des vers à propos du visage d'un ami de la classe. Ils s'initieraient aux rudiments de la sculpture avec de la pâte à modeler, découpant l'arête d'un nez avec le bout de l'ongle. Au début et à la fin des classes, ils répéteraient que tout le monde mérite d'être admiré.

Les femmes auraient des prénoms de fleurs et il ferait toujours soleil.

À la fin de la journée, vous participeriez à la corvée de cuisine ; des groupes feraient bouillir l'eau de mer, certains partiraient cueillir des fraises. Vous couperiez des légumes, installé avec les autres autour de grandes tables sur la plage. Vous entendriez les couinements de la truie égorgée et le crépitement du feu : ce serait soir de fête.

Vous reconnaîtriez la femme assise à côté de vous ; ce serait le modèle de la séance de dessin. Vous seriez attiré par un grain de beauté sur sa gorge. Cela vous étonnerait : tous les citoyens auraient la peau si également blanche. Vous seriez très près d'elle, votre épaule toucherait la sienne. Vous lui raconteriez votre traversée, puis vous discuteriez du temps qu'il fait, et vous remarqueriez son défaut de diction, son zézaiement et ses lèvres un peu tordues lorsqu'elle terminerait une phrase. Elle ne vous regarderait pas dans les yeux, le

visage penché sur les carottes qu'elle trancherait d'un mouvement sec, qui ferait trembler sa poitrine. Elle passerait de temps à autre la main dans ses cheveux, écartant les doigts pour les ébouriffer. Les autres insulaires parleraient peu. Vous vous sentiriez observé.

Vous aimeriez vous retirer, être seul en sa compagnie. Vous lui proposeriez d'aller écouter les coquillages. Elle sourirait et vous regarderait pour la première fois, l'iris strié de blanc. Elle vous chuchoterait que c'est impossible et elle vous conseillerait de ne plus lui parler, d'aller vers une autre femme, puisque toutes sont belles et méritent d'être admirées.

Le lendemain, vous la chercheriez sur la plage. Elle se serait accroupie au milieu d'un groupe de baigneuses, tressant les cheveux d'une autre femme. Dès qu'elle vous remarquerait, elle se retournerait vers la mer. Vous ne pourriez voir ni son nombril, ni la couleur de ses mamelons, ni les plis de son ventre. Des hommes viendraient vers vous et vous guideraient vers les plantations ; ils souhaiteraient vous initier au travail des champs.

Ce jour-là, elle ne serait pas modèle, mais bien peintre. Vous vous installeriez près d'elle avec votre chevalet et vous traceriez les contours du visage de l'enfant posant pour le groupe. Elle continuerait son travail sans un regard pour vous. Plutôt que de vous fier au modèle, vous dessineriez, de mémoire, le corps de la femme assise à vos côtés. Vous entendriez les murmures derrière vous. La femme regarderait votre toile un moment. Puis, elle se relèverait et quitterait le cercle. Une autre insulaire s'installerait à vos côtés, dégageant sa nuque pour laisser voir sa tache de naissance en forme de croissant.

Les jours suivants, vous épieriez tous les visages, sans jamais reconnaître la femme au grain de beauté. Elle aurait disparu.